

Présentation

Archéologie du littéraire au Québec

Bernard Andrès

Volume 20, numéro 2 (59), hiver 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201162ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201162ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Andrès, B. (1995). Présentation : archéologie du littéraire au Québec. *Voix et Images*, 20(2), 270–273. <https://doi.org/10.7202/201162ar>

Présentation

Archéologie du littéraire au Québec

Bernard Andrès

Honorons l'héroïque fondateur, le défricheur intrépide, les hardis pionniers qui ont fait notre patrie si riche et si belle; c'est un devoir sacré. Mais n'oublions pas le savant modeste, l'archéologue laborieux, ces travailleurs sans trêve, qui nous ont fait connaître leur noble histoire, qui l'ont conservée pour l'avenir. Ils sont les fondateurs de la patrie intellectuelle, comme les premiers sont les défricheurs de nos forêts.

Henri-Raymond Casgrain
Œuvres complètes, II, p. 158

Au risque de nous identifier au laborieux archéologue, remontons au tournant du XVIII^e siècle pour cerner le prologue d'une histoire littéraire et revoir certaines idées reçues en matière d'esthétique, de périodisation et de segmentation des corpus. Au lendemain de la Conquête anglaise, la «Province of Quebec» découvre l'imprimerie, les gazettes, les sociétés de débat et un «espace public» propice à l'émergence du littéraire. Alors que sous le Régime français, les principaux écrits produits par des métropolitains de passage se destinaient à la France, une fois la «Mère partie», un nouveau sens de la patrie voit le jour parmi les Canadiens. Leurs élites s'engagent alors dans l'écriture et dans la politique, résistent à l'assimilation et risquent les premiers textes du corpus québécois. Poèmes de circonstance, chansons, théâtre, fictions et mémoires voient le jour, alors que grondent les révolutions américaine et française et que les débats constitutionnels forgent une nouvelle référence identitaire.

C'est aux historiens de la pensée, aux sociologues et aux spécialistes de l'imprimé, que l'on devait jusqu'à nos jours les premiers travaux d'envergure sur ce que Lionel Groulx appelait en 1920 les «lendemain de Conquête». L'histoire sociale du livre précède ici l'histoire lit-

téraire¹. Après les grandes recensions et les anthologies dues aux historiens de l'imprimerie, du journalisme et de la littérature², après le bicentenaire de la Révolution française et l'examen de ses effets sur le Québec³, on assiste depuis quelques années à un regain d'intérêt des littéraires pour notre période. Alors que le « chétif prologue » des lettres québécoises n'avait encore donné lieu qu'à de rares commentaires (souvent condescendants), que seuls Camille Roy (1909) et Séraphin Marion (1940) l'avaient jugé digne de considération, Manon Brunet y consacrait en 1984 une importante thèse de doctorat. Il est significatif qu'il ait encore fallu attendre jusqu'en 1991 la première publication d'envergure sur les années 1764-1805. On la doit à l'équipe du CRELIQ qui, sous la direction de Maurice Lemire, a retracé les prémices d'une vie littéraire à l'époque⁴. C'est aussi à la fin des années quarante, après avoir travaillé avec René Beaudoin sur Pierre de Sales Laterrière, que j'ai fondé le projet « Archéologie du littéraire au Québec » et la collection des cahiers du même nom⁵.

En passe de devenir aussi galvaudé que, naguère, l'« institution », le mot « archéologie » se retrouve de nos jours dans des configurations sémantiques s'éloignant autant de la science des arts et monuments antiques, que d'une véritable réflexion sur le statut de l'archive. À un certain niveau, on fait l'« archéologie » d'une discipline, d'un concept ou d'un genre littéraire, en se contentant d'en explorer les prémices, d'en évoquer les précurseurs : usage métaphorique et pseudo-scientifique du terme. À un niveau plus prosaïque, la vogue du retour aux sources, des généalogies sauvages et des « racines », autorise les analogies les plus gratuites avec la recherche archéologique qui devrait être conçue

-
1. On trouvera à la fin de ce dossier les adresses bibliographiques complètes des ouvrages que je donne ici en abrégé, afin de ne pas alourdir inutilement le texte. La bibliographie d'Isabelle Beaulé fournit en effet un précieux outil de référence à ceux et celles qui voudront approfondir leur connaissance de cette époque littéraire.
 2. Voir N.-E. Dionne, G. Gallichan, J. Hare, Y. Lamonde, J. d'Arc-Lortie, A. Vachon.
 3. Voir C. Galarneau, M. Grenon, J. Hare, P.-H. Boulle et R.-A. Lebrun, S. Simard, L. Mailhot.
 4. Voir Maurice Lemire (dir.), *La Vie littéraire au Québec, tome 1 (1764-1805). La voix française des nouveaux sujets britanniques (1764-1805)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991.
 5. Je remercie les collaborateurs du projet ALAQ pour leur aide dans la préparation de ce dossier, ainsi que le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada qui nous soutient depuis 1991 dans nos travaux. Pour ce qui est des « Cahiers de l'ALAQ », trois titres sont parus dans cette collection entre 1993 et 1994 (voir bibliographie). Je signale également, sur la même période, le récent projet de recherche de James de Finney sur « L'archéologie du récit commun acadien » (Université de Moncton).

principalement comme travail et questionnement sur le matériau ancien. Qu'il soit pictural, plastique ou discursif, ce dernier n'est pas une donnée inerte et transitive, un vestige folklorique à décaper comme une vulgaire boiserie, pour découvrir «la trace émouvante de nos civilisations». Aussi s'avère-t-il nécessaire de préciser l'esprit dans lequel nous concevons l'archéologie du littéraire.

Le dossier qu'on va lire témoigne de ces nouvelles préoccupations. Dans l'article liminaire, je présente cette période et la façon dont nous questionnons l'archive : statuts relatifs du *document* et du *monument* (au sens de Foucault), questions de l'origine et de la fondation, rapport des premiers textes littéraires au discours social et aux «grands récits» de l'époque. Autant de stratégies d'analyse qui m'amènent à circonscrire une «génération de la Conquête» faite d'écrivains de tous âges, certes, mais d'une écriture bien marquée par son temps : les Lumières du XVIII^e siècle.

Pierre Hébert et Jacques Cotnam dont on connaît les travaux sur la presse des XVIII^e et XIX^e siècles s'interrogent ici sur la gestion éditoriale de la *Gazette littéraire de Montréal*. Ils montrent brillamment que, malgré l'impression d'un échange fourni entre éditeurs et lecteurs, Valentin Jautard et Fleury Mesplet furent à peu près seuls à rédiger en fait les 52 numéros parus en 1778 et 1779. Si les 82 signatures qui se disputent les quelque 250 textes retenus cachent sous autant de pseudonymes deux plumes aussi ingénieuses que prolifiques, c'est que l'illusion du débat repose sur une technique de fictionnalisation parfaitement rodée. Peu importe que la vie littéraire animée par cette gazette fût une fiction si cette fiction constitue en dernière analyse la littérarité même de la *Gazette*. C'est vers une autre fiction que nous entraînent les (prétendues) *Lettres du Marquis de Montcalm* (1777), dont on soupçonnait le rôle que joua Pierre Roubaud dans leur confection et leur diffusion. Reprenant l'historiographie de cette «affaire» qui dérouta les chercheurs jusqu'aux années 1950, Caroline Masse révèle une nouvelle pièce au dossier, qui échappa, semble-t-il, à la vigilance de Gustave Lanctôt. Belle leçon de questionnement de l'archive. Hors de tout doute, à présent, Roubaud s'avère bien le «prince des faussaires» et l'un des plus prolifiques auteurs de son époque.

Lui-même passionné par les manuscrits perdus et retrouvés, Pierre Lésperance a jeté son dévolu sur Luc de La Corne Saint-Luc dont le *Naufrage de l'Auguste* (1778) figure le premier récit d'aventures de notre corpus. S'intéressant ici à la fortune de ce texte, il en vient à interroger l'usage (ou l'abus) qu'en firent romanciers et historiens du

xix^e et du xx^e siècle. Philippe Aubert de Gaspé père ne sort pas indemne de cette confrontation entre un texte et ses réinvestissements successifs. De James MacPherson Le Moine à Robert de Roquebrune, en passant par John Lespérance, William Kirby, Pierre-Georges Roy et Archibald MacMechan, plusieurs générations d'écrivains ont « revisité » La Corne et son *Naufrage*. Parmi ces visiteurs, Napoléon Bourassa occupe une place à part, puisqu'il fit dériver *L'Auguste* du littéraire au pictural. C'est ce dont nous entretient Robert Derome, historien de l'art, qui donne ainsi une image aux voix de cette revue. Nous lui devons les illustrations de ce dossier (dont le superbe médaillon de la page couverture), mais aussi des notes documentées sur les peintures inspirées de Saint-Luc de La Corne et de son journal de voyage.

Aux confins du littéraire et du théâtral cette fois-ci, Joseph Quesnel figure le plus connu des auteurs de notre époque. Deux articles lui sont consacrés. C'est à l'épistolier que s'attarde ici John Hare dont on connaît le travail de pionnier dans le domaine. À travers la correspondance du poète et dramaturge, il nous permet de retracer un réseau d'individus liés de près ou de loin à l'écriture et à l'édition naissantes. Outre des lettres de voyage qui nous font apprécier l'atmosphère de Londres ou de Paris vers 1788-1789, nous croisons aussi Pierre-Louis Panet (« Le Jeune Canadien Patriote » de la *Gazette littéraire*), devenu avocat, ou l'imprimeur John Neilson, dans des textes pleins d'esprit et de sensibilité. Toute une époque ressurgit alors dans cet article, comme dans celui de Lucie Robert qui, à partir de *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise*, propose une réflexion d'ensemble sur les discours et pratiques littéraires de jadis. Quesnel est alors appréhendé comme un « seuil » (Foucault) où le discours se transforme et fonde une tradition locale. Ici se *redit* alors une parole autre qui pour la première fois réfère et s'adresse à une opinion publique en émergence, en représente le ton, le timbre et la voix, dans toutes ses nuances et ses contradictions. C'est revoir à la lumière d'une archéologie des discours le problème des sources, des influences et de la « fortune » d'un auteur. Les dernières pages sur la vie littéraire et les salons ne manqueront pas d'épater le lecteur sur la vigueur de ces activités à l'époque. La bibliographie d'Isabelle Beaulé complète utilement ce dossier dont il ne reste plus qu'à entreprendre la lecture.

En hommage aux « hardis pionniers » d'une « patrie intellectuelle »⁶.

6. N.D.L.R. De manière générale, nous avons conservé la graphie d'origine des documents qui font ici l'objet du dossier sans en modifier l'orthographe, la syntaxe, la grammaire ou la ponctuation.